

⊙ ÉMILE VERHAEREN ⊙

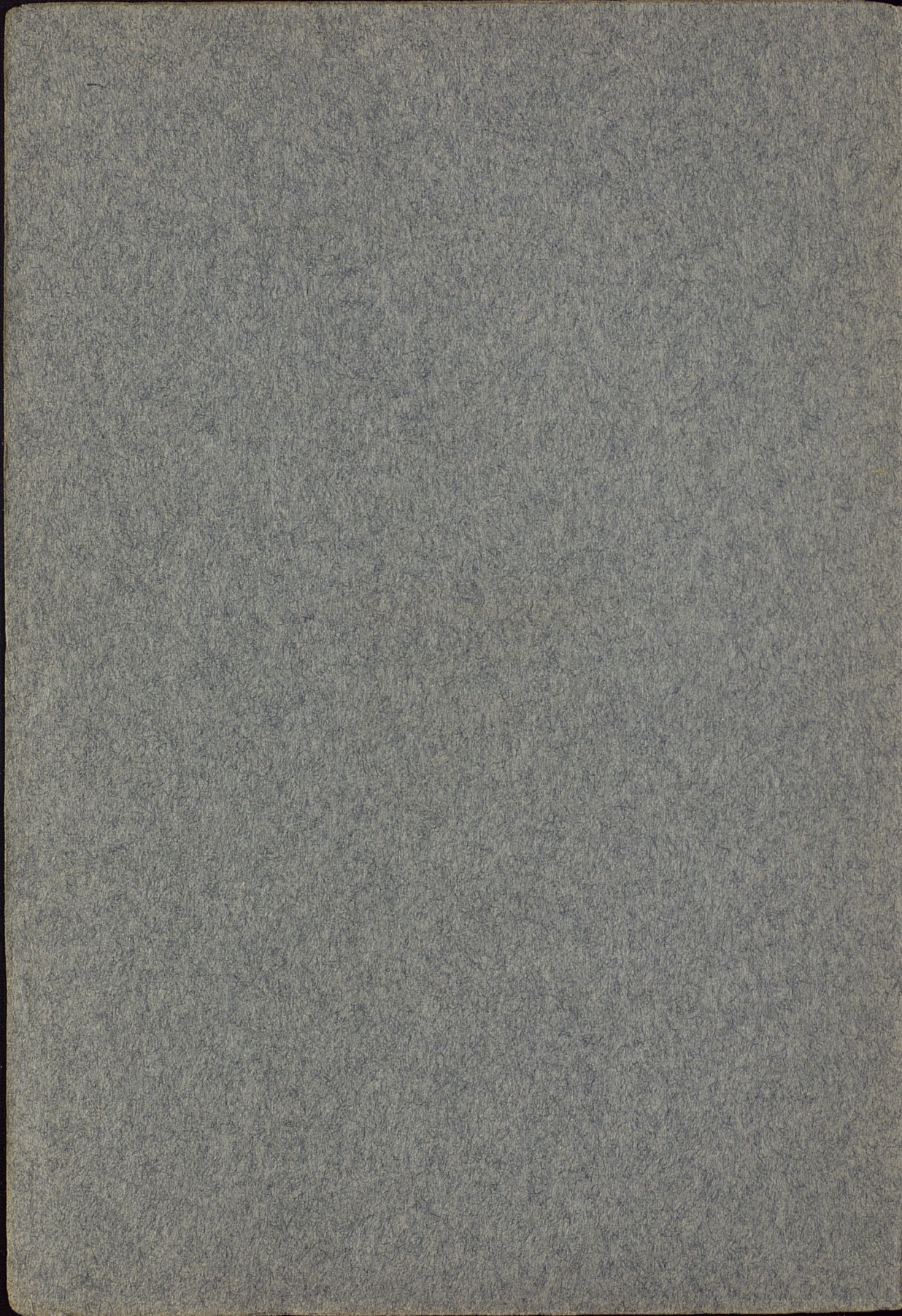
# TOUTE LA FLANDRE

Les tendresses  
premières

1904

⊙

EDMOND DEMAN ÉDITEUR  
RUE DE LA MONTAGNE 86 BRUXELLES



René Heins  
1904

350/

MLP0  
20236

**Les Tendresses premières**

IL A ÉTÉ TIRÉ 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

25 sur papier de Hollande Van Gelder


10 sur Japon Impérial

ÉMILE VERHAEREN

---

Les tendresses  
premières



BRUXELLES  DEMAN

1904

EMILE WIRREHÄREN

Les fondresses  
premières



BRUXELLES & DEMAN

1904



## TOUTE LA FLANDRE

### Liminaire

..... *Ces souvenirs chauffent mon sang  
Et pénètrent mes moelles...*

*Je me souviens du village près de l'Escaut,  
D'où l'on voyait les grands bateaux  
Passer, ainsi qu'un rêve empanaché de vent  
Et merveilleux de voiles,  
Le soir, en cortège, sous les étoiles.*

*Je me souviens de la bonne saison ;  
Des parlottes, l'été, au seuil de la maison  
Et du jardin plein de lumière,  
Avec des fleurs, devant, et des étangs, derrière ;  
Je me souviens des plus hauts peupliers,  
De la volière et de la vigne en espalier  
Et des oiseaux, pareils à des flammes solaires.*

*Je me souviens de l'usine voisine  
— Tonnerres et météores  
Roulant et ruisselant  
De haut en bas, entre ses murs sonores —  
Je me souviens des mille bruits brandis,  
Des émeutes de vapeur blanche  
Qu'on déchaînait, le samedi,  
Pour le chômage du dimanche.*

*Je me souviens des pas sur le trottoir,  
En automne, le soir,  
Quand les volets fermés, on écoutait la rue  
Mourir :  
La lampe à flamme crue*



*Brûlait et l'on disait le chapelet  
Et des prières à n'en plus finir !*

*Je me souviens du vieux cheval  
De la vieille guimbarde aux couleurs fades,  
De ma petite amie et du rival  
Dont mes deux poings mâtaient la fièvre et les bravades  
Je me souviens du passeur d'eau et du maçon,  
De la cloche dont j'ai gardé mémoire entière,  
Et dont j'entends encore le son ;  
Je me souviens du cimetière.....*

*Mes simples vieux parents, ma bonne tante !  
— Oh les herbes de leur tombeau  
Que je voudrais mordre et manger ! —  
C'était si doux la vie en abrégé !  
C'était si jeune et beau  
La vie, avec sa joie et son attente !*

*J'appris alors quel pays fier était la Flandre !  
Et quels hommes, jadis, avaient fixé son sort,  
En ces jours de bûchers et de flamme, où la cendre  
Que dispersait le vent était celle des morts.*

*Je sus le nom des vieux martyrs farouches ;  
Et maintes fois, ivre, fervent, pleurant et fou,  
En cachette, le soir, j'ai embrassé leur bouche  
Orde et rouge, sur l'image à deux sous.*

*J'aurais voulu souffrir l'excès de leur torture,  
Crier ma rage aussi et sangloter vers eux,  
Les clairs, les exaltés, les dompteurs d'aventure,  
Les arracheurs de foudre aux mains de Philippe Deux.*

*Ou bien encor, c'étaient les communes splendides,  
Les révoltes, roulant sur le pavé de Gand,  
Chocs après chocs, leurs ouragans ;  
C'étaient les tisserands et les foulons sordides,  
Mordant les rois comme des chiens ardents,  
Et leur laissant aux mains la trace de leurs dents.*

*C'étaient de grands remous de vie armée  
Qui s'apaisaient dans le soleil,  
Quand les beffrois sonnaient la joie et le réveil  
Sur les foules désopprimées.*

*C'était tout le passé : sang et or, fièvre et feu !  
C'était le galop blanc des hautaines victoires  
Criant, dans le tumulte et dans l'effroi, leurs vœux,  
De l'un à l'autre bout du monde et de l'histoire.*

II

*Depuis, l'ombre s'est faite sur la Flandre !  
Mais mon rêve survit et ne veut point descendre  
Des tours, où tant d'orgueil, jadis, le fit monter.  
Je regarde de là nos pensives cités ;  
J'écoute se taire leur silence ;  
Je vois s'ouvrir, comme un faisceau de lances,  
L'abside en or des églises, le soir :  
Un bruit de cloches, un envol d'encensoir,  
Là-bas des anges.....  
Et la ville s'endort en des louanges.*

*Je vois aussi, du haut de ces énormes tours,  
Les champs, les clos, les bourgs,  
Les villages et les prairies,  
Autour des larges métairies.*

*Les vieux pommiers vaillants,  
Au temps d'Avril et des sèves nouvelles,  
Semblent une troupe d'oiseaux blancs  
Laisant traîner leurs ailes,  
En des vergers pleins de soleil.  
Le vent est clair, l'air est vermeil,  
L'amour des gars et des femmes superbes  
Pousse, comme les fleurs, et se lève de l'herbe,  
Robuste et fécondé.  
On écoute rire et baguenauder,  
Près des mares et dans les landes,  
Les naïves légendes;  
Les vieilles coutumes mêlent encor  
Leur beau fil d'or  
Au solide tissu des mœurs et des paroles;  
On croit toujours aux sorcières et aux idoles;  
On est crédule et défiant, tout à la fois;  
On est rugueux, profond et lourd, comme les bois  
Et sombre et violent, comme la mer brumeuse.*

*O l'Océan, là-bas, et sa fête écumeuse  
A l'infini, sur les plages, l'hiver!  
En ai-je aimé le vent et le désert!*

*En ai-je aimé la vie, en des barques tragiques,  
Qui s'en allaient fouiller les eaux mythologiques  
Où les grands dieux du Nord apparaissent encor !*

*En ai-je aimé les ports, les caps, les baies,  
Le môle en bois blanchi que l'ouragan balaie,  
Les vieux pêcheurs usés, têtus, tranquilles,  
Les pilotes tannés et forts,  
Les mousses clairs, les belles filles !*

*Oh, l'ai-je aimé éperdûment  
Ce peuple — aimé jusqu'en ses injustices,  
Jusqu'en ses crimes, jusqu'en ses vices !  
L'ai-je rêvé fier et rugueux, comme un serment,  
Ne sentant rien, sinon que j'étais de sa race  
Que sa tristesse était la mienne et que sa face  
Me regardait penser, me regardait vouloir,  
Sous la lampe, le soir,  
Quand je lisais sa gloire en mes livres de classe !*

*Aussi, lui ai-je, avec ferveur, voué ces vers  
Qui le chantent, dans la grandeur ou l'infortune,  
Comme la Flandre abaisse ou lève au long des mers,  
Avec ses sables d'or, sa guirlande de dunes.*

En ce lieu, dans la nuit, en des langues étrangères  
Qui s'en allaient jeter les voix mélancoliques  
Où les grands dieux du Nord s'entre-entendaient  
Et où s'aimaient les bœufs, les vaches, les porcs  
Le mot au sein d'un silence qui s'entre-entendait  
Les vaches s'entre-entendaient, les vaches s'entre-entendaient  
Les vaches s'entre-entendaient, les vaches s'entre-entendaient

Où l'on se vante d'être  
Ce peuple — ainsi qu'en ses langues  
Jadis en ses langues, jadis en ses langues  
L'on se vante d'être et d'être, comme un serment  
Ne s'entend rien, sinon que l'on se vante  
Que sa volonté était la même et que sa face  
Me regardait, comme me regardait toujours  
Dont la langue, la sonne  
Quand je lisais sa langue en mes livres de cristal

Ainsi, lui ai-je dit, avec force, nous ces vaches  
Qui le chantons dans la grandeur ou l'infortune  
Comme la Foudre s'élève en son long des vaches  
Avec ses vaches dans son grand linceul de blancs

*A ma Sœur*

*Maria CRANLEUX,*

*ces souvenirs d'enfance.*

A. van der

M. van der

van der





## LES TENDRESSES PREMIÈRES

### Ardeurs naïves

*J'entends là-bas sa voix, sa voix...  
Oh ! la petite amie espiègle et blonde  
Qui s'en alla, vers l'autre monde,  
Toute fragile, alors qu'elle ni moi  
Ne soupçonnions encor  
Ce qu'est la mort.*

*Un jour, on m'assura qu'en des pays d'étoiles  
Elle s'était perdue, avec des voiles  
Et des roses, entre ses doigts petits ;  
Son image resta fixée en mon esprit  
Si belle,  
Que tout mon cœur partît vers elle.*

*Je conservai longtemps son souvenir pieux,  
Dans mon étroit livre de messe ;  
On y lisait la bonne promesse  
De se retrouver tous aux cieux ;  
Et c'est ainsi que je fis plus douce connaissance  
Grâce à sa mort, avec la Vierge et le bon Dieu !*

*Depuis — Oh ! que de morts et de naissances  
Et que de gens défunts — ses parents et les miens —  
Et le curé de Marikerke et le gardien  
Du tir à l'arbalète où nous allions ensemble !  
Oh ! ma petite amie, as-tu appris  
Là-haut, qu'en la drève du Nord, le tremble  
Fendu d'éclairs, a refleurî ?  
Que les vieilles maisons du Bril sont abattues,  
Avec leurs ors et leurs statues,  
Qui se miraient et remuaient dans l'eau  
Et semblaient vivre dans l'Escaut ? —  
As-tu entendu dire  
Que, dans l'île de Saint-Amand,  
Un héron grand comme un aigle d'Empire  
A fait son nid, superbement ?*

*As-tu senti mon ombre, sur ta tombe,  
L'été dernier, lorsque j'y suis passé?  
Sais-tu que les colombes  
De l'hôpital ont traversé  
La plaine et se sont rencontrées  
Pour faire un nid nouveau, au bout de la contrée?*

*Je ne sais plus, hélas! que vaguement  
Comment étaient tes yeux charmants  
Et ton tranquille et fin sourire.  
Mais ce que j'aime à doucement te dire  
C'est combien je t'aimais,  
Non seulement, pendant que je jouais  
Avec ton arc et ta toupie,  
Mais vers le soir, quand seul j'étais tapi,  
Entre mes draps et que je m'endormais.  
Je me souviens t'avoir alors  
Si doucement serrée et embrassée,  
Avec les bras et les lèvres de ma pensée  
Que j'en frissonne encor :  
La lampe était ton front et l'édredon ton corps  
Et le coussin ta joue  
Et cet amour premier se noue  
Aux guirlandes les plus belles de ma mémoire.*

*Je me souviens aussi de cette histoire  
Où deux enfants, les doigts unis, mouraient  
D'un même coup de hache, un soir, dans la forêt;  
Et je voulais mourir ainsi, et je voulais  
Dormir ainsi, avec toi seule,  
Loin du monde, sans qu'on le sût jamais.*

*De ceux que nous avons connus, c'est ton aïeule  
Qui me parle le plus souvent,  
Avec son cœur et son esprit fervents,  
Des ans inoubliés qui furent notre enfance.  
A l'entendre, je revois tout :  
Le bourg de Saint-Amand, avec le fleuve au bout,  
Le Christ sanglant du carrefour, et les deux lances  
Des peupliers qui dominaient les jardins clairs.  
Tous les bruits familiers se réveillent dans l'air :  
Le han du forgeron sur son enclume lasse,  
La voix des passeurs d'eau, le chant du jardinier  
Rangeant des melons d'or, au fond de son panier,  
Et le pas du sonneur, sur le trottoir d'en face.*

*Quand je ferme les yeux,  
J'entends encor  
Le choc des fers et des essieux,*

*Et les lourds camions, sur les routes profondes.  
Les débardeurs s'en venaient de Termonde,  
Ville proche, qui nous semblait alors  
Le bout du monde.  
C'était l'été ; le soir vermillonnait  
La tour dont les cloches sonnaient ;  
Et les vanniers parlaient au seuil des portes,  
De morts anciens et de coutumes qui sont mortes.*

*Oh les bons souvenirs et comme ils me refont  
Une tendresse et un bonheur mélancoliques ;  
O mon âme, voici tes plus douces reliques,  
Voici, dans ton repli le plus profond,  
La plus frêle des fleurs de rêve,  
La plus douce des fleurs d'amour,  
Qui se réveille au jour  
Et vers tes larmes se soulève !*





## Les Pas

*L'hiver, quand on fermait,  
A grand bruit lourd, les lourds volets,  
Et que la lampe s'allumait,  
Dans la cuisine basse,  
Des pas se mettaient à sonner, des pas, des pas,  
Au long du mur, sur le trottoir d'en face.*

*Tous les enfants étaient rentrés,  
Rompant leurs jeux enchevêtrés ;*

*Le village semblait un amas d'ombres  
Autour de son clocher,  
D'où les cloches déjà laissaient tomber,  
Une à une, les heures sombres  
Et les craintes sans nombre :  
Paquets de peur, au fond du cœur.*

*Et malgré moi, je m'asseyais tout contre  
Les lourds volets et j'écoutais et redoutais  
Ces pas, toujours ces pas,  
Qui s'en allaient à la rencontre  
De je ne savais quoi d'obscur et de triste, là-bas.*

*Je connaissais celui de la servante,  
Celui de l'échevin, celui du lanternier,  
Celui de l'âpre et grimaçante mendicante  
Qui remportait des blaireaux morts, en son panier ;  
Celui du colporteur, celui du messenger,  
Et ceux de Pieter Hoste et de son père  
Dont la maison, près du calvaire,  
Portait un aigle d'or à son pignon léger.*

*Je les connaissais tous : ceux que scandait la canne  
De l'horloger ou bien les béquilles de Wanne  
La dévote, qui priait tant que c'était trop,  
Et ceux du vieux sonneur, humeur de brocs,  
Et tous, et tous — mais les autres, les autres ?*

*Il en était qui s'en venaient — savait-on d'où ? —  
Monotones, comme un débit de patenôtres,  
Ou bien furtifs, comme les pas d'un fou,  
Ou bien pesants d'une marche si lasse  
Qu'ils semblaient traîner l'espace  
Et le temps infini, aux clous de leurs souliers.  
Il en était de si tristes et de si mornes,  
Surtout, vers la Toussaint, quand les vents cornent  
Le deuil illimité par le pays entier :  
Ils revenaient de France et de Hollande  
Ils se croisaient, sur la route marchande,  
Ils s'étaient fuis ou rencontrés — depuis quel temps ? —  
Et se réenfonçaient dans l'ombre refondue,  
A cette heure des morts, où des bourdons battants,  
Aux quatre coins de l'étendue,  
Comme des pas, sonnaient aussi.*

*Oh tous ceux-là, avec leur fièvre et leurs soucis !*



*Oh tous ces pas en défilé par ma mémoire!  
Qui donc en redira le deuil ambulatoire,  
Lorsque je les guettais, l'hiver, en tapinois,  
Rapetissé dans mon angoisse et mon effroi,  
Derrière un volet clos, au fond de mon village ?  
Un soir, qu'avaient passé des attelages,  
Avec des bruits de fers entrechoqués,  
On trouva mort, le long du quai,  
Un roulier roux qui revenait de Flandre.  
On ne surprit jamais son assassin.  
Mais certes, moi, oh ! j'avais dû l'entendre  
Frôler les murs, avec sa hache en main.  
Une autre fois, à l'heure où le blanc boulanger  
Ses pains vendus, fermait boutique,  
Il avait vu la dame énigmatique  
Qu'on dit sorcière, ici, et sainte, un peu plus loin,  
En vêtements de paille et d'or tourner le coin  
Et vivement, entrer au cimetière ;  
Tandis que moi, j'avais ouï, en même temps,  
Son dur manteau flottant,  
Comme un rateau gratter la terre.  
Mon cœur avait battu si fort  
Que, pendant toute une semaine,  
Je ne rêvai que de la mort.*

*Et puis, qu'allaient-ils faire au fond des plaines  
Ces autres pas qu'on entendait, vers la Noël,  
Venir en masse, à travers neige et gel,  
D'au delà de l'Escaut massif et léthargique ?  
Une lueur rouge et tragique  
Mordait le ciel. Ils se rendaient, au long des bois,  
Depuis quels temps, toujours au même endroit,  
Près des mares que l'on disait hantées ;  
On entendait des cris, pareils à des huées  
Monter. Et seul, le lendemain,  
Le fossoyeur partait, la bêche en main,  
Cacher là-bas, sous les neiges étincelantes,  
Un tas de rameaux morts et de bêtes sanglantes.*

*Mon âme en tremble encor et mon esprit  
Revoit toujours le fossoyeur qui passe  
Et quand la fièvre ameute en moi, la nuit,  
Les troubles visions de ma cervelle lasse,  
Les pas que j'entendis étant enfant,  
Oreille au guet, genoux serrés et cœur battant,  
En mes heures de veille ou de souffrance blême,  
Terriblement, me traversent moi-même  
Et font courir leur rythme dans mon sang.*

*Ils arrivent, des horizons de lune et d'ombre  
Sournois, têtus, compacts, mystérieux.*

*Le sol en est dément. Leur nombre ?*

*— Feuilles des bois, grains des blés mûrs, grêles des cieux !*

*Ils sont pareils aux menaces qui passent*

*Et leur déroulement, pendant la nuit,*

*Est si lointain qu'ils semblent faire,*

*De lieue en lieue, une ceinture à la terre*

*Et, maille à maille, et, bruit à bruit,*

*Serrer en eux tout l'infini.*

*Oh ! qu'ils me sont restés imprimés dans la chair*

*Les pas que j'entendais, par les soirs de décembre*

*Et les routes de l'hiver clair,*

*Venir du bout du monde et traverser ma chambre !*





## Les Fruits

*Du fond du vieux jardin,  
Quand les grands arbres monotones  
Tremblaient aux froids d'automne,  
Les fruits incarnadins  
— Couleur de sang et couleur d'ambre —  
Entraient, solennels et replets,  
Dans la grande chambre,  
Où l'on n'entrait jamais.*

*A la muraille,  
Les vieux portraits, pareils à des médailles,  
Dont les bouches et dont les dents  
Aimaient jadis les gros repas ardents,  
Semblaient se réjouir à voir la violence  
Des fruits massifs et éclatants  
Briller, pour quelque temps,  
Dans le séjour de leur silence.*

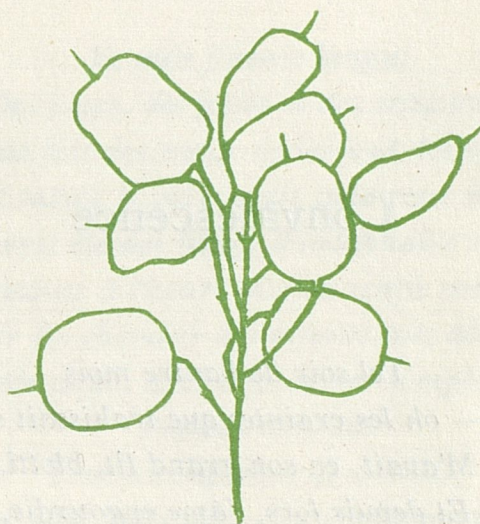
*Sur les planches de chaque armoire,  
Nèfles et noix, pommes et poires,  
Bombaient leur compacte santé,  
Tandis que leur odeur recluse et douce,  
Sans violence et sans secousse,  
Imprégnaient l'air de calme et de sapidité.*

*Alors s'inaugurait pour moi la saison bonne,  
Tout le jardin était entré dans la maison,  
Avec son luxe ensanglanté d'automne.  
Le soir, quand on causait, près des tisons,  
C'était sans peur que j'écoutais autour des arbres  
Hurler le vent. Les fruits lisses comme des marbres*

Reposaient tous bien à l'abri,  
Sur les plinthes des vieux dressoirs et des lambris.  
Aux repas clairs, ils décoraient la table :  
On découpait d'un geste ardent  
Leur chair glacée et délectable,  
Qui se fondait entre les dents  
Et embaumait l'haleine  
Et parfumait les doigts ;  
Et pour les honorer, une dernière fois,  
En les mangeant, on prononçait leurs noms de Reines.

Et la bonne saison durait longtemps  
Jusqu'en décembre :  
Le jour, on verrouillait la porte à deux battants  
De la grand'chambre  
Et je ne pus jamais  
Que renifler, par la serrure,  
L'odeur ample des fruits épais  
Et regarder de loin leurs chamarrures.  
Mais quand le soir, à l'heure du coucher,  
La plus vieille servante accourait me chercher  
Pour le bon somme,  
Sans nul réveil, jusqu'à demain ;

*Souvent, elle glissait entre mes mains,  
La pomme  
La plus rouge et la plus belle  
A grignoter, là-haut, près des chandelles.*





## Convalescence

*Tel soir de l'autre mois  
Ma tante — oh les craintes que trahissait sa voix! —  
M'avait, en son grand lit, blotti,  
Et depuis lors, l'âme engourdie,  
Les jours, les nuits, j'avais senti,  
Sur mes yeux clos et sur mon front, passer  
Tous les moites et blancs baisers  
Des maladies.*



*Et le docteur dont j'avais peur  
    Etait venu et revenu,  
Avec son bâton noir et ses lunettes d'or,  
    Dire des mots mystérieux  
    Et les redire encor ;  
Et j'avais vu ses mains, son front, ses yeux  
    Errer, autour de ma torpeur.*

*Et puis j'avais languï  
    Des jours, des jours et des semaines ;  
On avait fait des vœux ardents et des neuvaines  
    Et même le curé avait prié pour moi.  
Ç'avait été des temps d'inoubliable émoi,  
    Jusques à l'heure où l'on sentit venir,  
    Par les chemins des renaissants désirs,  
S'asseoir enfin, avec douceur et complaisance,  
    Près de mon lit  
    Tout à coup clair et embelli,  
La pâle mais déjà rose convalescence.*

*Oh! les bons jours que je vécus alors !  
Ma chambre était joyeuse et sa tiédeur légère,*

*Et mon ami Jésus, avec son manteau d'or,  
M'y souriait, du haut de l'étagère.*

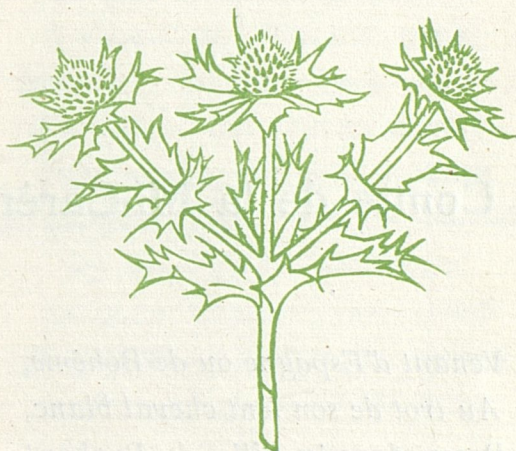
*Les blancs après-midi d'été,  
A travers les rideaux, y tamisaient leur violence ;  
L'horloge s'y taisait, son pendule arrêté ;  
Un vol de mouche y bourdonnait dans le silence.*

*Mon oreille écoutait les fers tumultueux  
Du forgeron, chanter dans le village ;  
Les foins passer, pesants et montueux,  
Les fouets claquer autour des attelages ;*

*Et les jeudis, venant de loin, de loin,  
Le cri du vieux marchand de sable,  
Son pas boiteux quand il tournait mon coin,  
Sa voix cassée et son refrain intarissable ;*

*Et les cloches à l'aube et les messes servies  
Par des enfants de chœur, devant l'ostensoir d'or,  
Si bien que j'entendais toute la vie  
Venir à moi, avant de la revivre encor.*

*Et j'étais doux et patient toujours  
Ne boudant plus les médicaments fades ;  
Je me sentais content et pendant de longs jours  
Je fus vraiment heureux d'être encore malade.*





## Le Comte de la Mi-Carême

*Venant d'Espagne ou de Bohême,  
Au trot de son lent cheval blanc,  
Passe, dans les villes du Brabant,  
Le comte de la Mi-Carême.*

*Il va, là-haut, de toit en toit,  
L'oreille au trou des cheminées,  
Surprendre, avec sa haquenée,  
Ce qu'on entend et ce qu'on voit,*

*Dans les maisons, où les mioches,  
Autour des foyers d'or, l'hiver,  
S'instruisent, en des livres clairs,  
Comme des gens de la basoche.*

*On l'aperçoit, les soirs de vent,  
Par la lucarne à tabatière,  
Longer les étroites gouttières.  
Il vient et va, pousse en avant,  
S'arrête — et puis revient encore ;  
Son cheval suit tous les chemins  
Qu'il lui suggère, avec la main,  
Et quand parfois, au loin, s'essorent  
Ses hauts galops silencieux,  
Sa sueur blanche et son écume  
S'entremêlent, comme des plumes,  
Aux nuages qui vont aux cieux.*

*Où ne va-t-il ? — Dieu seul le guide,  
Sur l'échiquier géant des tours  
Et des pignons des carrefours,  
Par les grand'routes translucides.*

Ceux qui ne l'ont pas aperçu  
Quand, vers le soir, sonnent les cloches,  
C'est qu'ils eurent leurs yeux en poche.  
Mais les enfants, eux tous, l'ont vu  
— Prince de rêve et de fortune —  
Traversant l'air superbement,  
Avec sa bête en diamant  
Et son manteau de clair de lune.

Son chef arbore un turban bleu  
Comme le front d'un vieux roi-mage ;  
C'est un géant sur les images  
Qu'on vend, dans les quartiers pouilleux  
D'Hasselt, de Mol, d'Anvers, de Lierre ;  
De sa main gauche, il tient des fouets  
Et de sa droite un lot de jouets  
En bois léger, en carton-pierre.  
Il en a plein trente paniers,  
Il en a plein vingt sacs de toile,  
Et l'on prétend, qu'en chaque étoile,  
Il en a plein trois cents greniers.

*Ils sont plus clairs que feux d'aurore,  
Joyeux, naïfs — dites combien!  
Ce sont les bons anges gardiens  
Qui les taillent et les décorent,  
Peignant, avec leurs menus doigts,  
L'or des manteaux, l'azur des robes;  
N'employant rien que couleurs probes,  
Colle tenace et raide empois,  
Et ciselant chaque clochette  
Pour arlequins et pour pierrots  
Et pour chevaux qui vont au trot,  
Immobiles, sur des planchettes.*

*Ainsi lesté, ainsi chargé,  
Sen va d'un pas toujours le même,  
Par les chemins des soirs légers,  
Le comte de la Mi-Carême.  
Il va du Weert à Saint-Amand,  
De Saint-Amand vers Rupelmonde,  
Passe Tamise, passe Termonde,  
Pour revenir vite en Brabant  
Et les jouets tombent comme grêle*

*Dans les foyers ouverts. Pourtant,  
Nulle oreille ne les entend  
Frôler les murs de leurs bruits frêles.*

*Mais ils sont là, au matin dit,  
Comme tous ceux de l'autre année;  
Les vieux recoins des cheminées,  
Superbement, en sont garnis.  
Dans le matin crépusculaire,  
Les yeux aigus, les doigts errants,  
On les recueille en adorant  
On ne sait quoi de tutélaire;  
A moins que d'un regard furtif,  
Dans l'ombre, d'où elles émergent,  
On ne découvre un lot de verges  
Pour les enfants qui sont rétifs.*

*Et c'est beau temps. Le printemps pâle  
Sur les maisons et les vergers  
Disperse au loin ses ors légers  
Et ses argents et ses opales ;*



*Et les petits s'en vont, là-bas,  
Comme en cortège et en parade,  
Montrer gaîment aux camarades  
Les jouets nouveaux reçus par tas,  
Tandis que les malins échangent  
Tel faux pierrot, tel clown suspect,  
Sans tenir compte et sans respect  
Du partage qu'ont fait les anges.*





## Le Grenier

*Enfin, le dernier escalier  
— Marches raides, étroits paliers  
Et murs qui se lézardent —  
Montait jusqu'aux mansardes;  
Puis d'un sursaut,  
Là-haut,  
Jusqu'au grenier.*

*Une porte s'ouvrait :*  
*Et tout à coup c'était*  
*Un enchevêtrement*  
*De madriers carrés et de solives rondes ;*  
*Et brusquement,*  
*C'était une autre vie, un autre monde*  
*Qui m'attendaient sous ces grands toits.*  
*Je regardais presque sans voir, là, devant moi,*  
*— Ruines ou décombres —*  
*Se bosseler de gros tas d'ombres*  
*Et pendre, au long des murs,*  
*Un cortège figé de grands voiles obscurs.*  
*Des rayons d'or et de poussière*  
*Filtraient d'entre les joints des pierres*  
*Et remuaient leur immobilité ;*  
*Tout semblait morne et sourd et envoûté :*  
*Les vieux habits, les lits boiteux, les vieilles cages,*  
*Les horloges et leurs marteaux*  
*Et les bahuts et les dressoirs dont l'âge*  
*Avait rongé la plinthe et fendu les vantaux ;*  
*Seule, dans l'angle, au Nord, telle un vacarme,*  
*S'ouvrait, brutale et crue,*  
*Sur la lumière de la rue,*  
*Une lucarne.*

*Oh ! ces vieux objets usés et seuls, en leurs recoins !  
Oh ! ces tristes et relégués témoins  
Du temps qu'avaient rempli les miens de leur pensée !  
Aux serrures grinçantes et cassées  
Je surprénais la trace de leurs doigts ;  
Aux vêtements raidis de séculaire empois,  
Je découvrais les plis qu'avaient laissés leurs gestes ;  
Mes mains en palpaient les contours,  
Mon souvenir s'y ravivait, magique et preste,  
Et je ressuscitais les anciens jours  
Pleins de détresse, ou pleins de charme,  
Avec un cœur d'autant plus lourd  
Que mes deux yeux d'enfant avaient besoin de larmes.*

*Je m'attardais aux reliques d'orgueil,  
Aux plumets d'or, aux insignes de guerre,  
Aux sabres clairs encor des frissons de naguère,  
Trop lourds, hélas ! pour moi,  
Mais que je suspendais, avec émoi,  
Aux bras massifs des grands fauteuils.  
J'aimais les satins fiers, les étoffes meurtries  
Où de sanglantes broderies  
Chatoyaient*

*Et mon souffle d'enfant, je l'employais  
A ranimer, sur des boutons de cuivre,  
Quelque profil terni de lion ou de guivre.*

*Oh ! les défunts et lumineux trésors !  
Et que d'heures, que d'heures  
Les plus chères et les meilleures  
M'y ont versé leur paix pour ne songer qu'aux morts.*

*L'été, je m'accoudais à la lucarne ouverte ;  
Les champs, les bois, les flots, les plaines vertes,  
Tout, de là-haut, me paraissait changé ;  
Les sentiers du jardin semblaient avoir bougé,  
Et les massifs, les boulingrins, les gloriettes  
Et les poteaux blanchis du tir à l'arbalète  
Étaient autres. Même le clocher  
Semblait avoir, tel un géant, marché  
Vers les courants d'Escaut dont les vagues pareilles  
A des armes, luisaient et se tassaient là-bas.  
Les moulins agitaient plus largement leurs bras  
La meule et le blutoir et les aîles vermeilles  
Ronflaient et bourdonnaient comme un million d'abeilles.*

*Les gueux, les éclopés, les mendiants  
Qui s'en venaient prier de porte en porte  
Me semblaient être d'autres gens ;  
Leurs pieds fourbus, leurs jambes tortes  
Boitaient d'un autre mouvement,  
Et même, un jour, je ne pus reconnaître  
La carriole vert-pomme du médecin  
Qui ramenait du bourg voisin,  
Trois béguines avec un prêtre.*

*On m'avait dit :  
Au temps des foins,  
Par un jour clair d'après-midi,  
On distingue, par au-delà des routes blondes,  
Parmi ses remparts rouges et verts, Termonde  
Et quelquefois Malines, et puis Anvers, très loin...  
Et je m'évertuais à découvrir, du coin  
De mon tranquille et solitaire observatoire,  
Avec mes yeux grands et fiévreux, la gloire  
De Notre-Dame et du vieux Saint Rombaut.  
Mais rien ne m'apparut jamais,  
Les nuages passaient et s'exilaient, là-haut,  
L'espace entier sonnait du cri des hirondelles,*

*Et je pleurais et me désespérais  
De ne pouvoir, malgré l'effort  
De mes regards tendus vers elles,  
Les voir, elles, les tours droites et textuelles,  
Avec leurs blocs de siècles morts,  
Comme en mes vieilles images, régner dans l'or.*

*Le soir venant, je m'arrachais à ma retraite :  
Je ne m'avouais point que j'avais peur  
Mais mon cœur le sentait — le faite  
D'où tombaient l'ombre et la frayeur  
M'apparaissait soudain morne et funèbre ;  
Je me sentais frolé, par des mains de ténèbres,  
Des bruits naissaient et m'entouraient — et je fuyais,  
Sans oser regarder ce qui me poursuivait.*





## L'Horloger

*A la vitrine, où s'accrochaient  
Quelques bagues et maints hochets,  
On s'arrêtait pour voir,  
Le soir,  
En sa boutique, l'horloger  
Qui remuait, avec des doigts légers  
Et des pinces très minces,  
Mille ressorts à reflet d'or  
En des soucoupes ;  
Et tout à coup, comme un vieux fou,  
Face pâle, levait vers nous  
Son œil géant, avec sa loupe.*



Mes compagnons fuyaient : ils avaient peur.  
La crainte également serrait mon cœur,  
Mais, néanmoins, je restais là, planté  
Quand même, à la vitrine.  
L'œil noir de l'horloger  
Plânait de tous côtés ;  
Ses manches en lustrine  
Faisaient des gestes, ci et là,  
Il sifflotait, avec des rythmes las,  
Un air connu qu'on fredonnait en Flandre.  
Un jour, j'entrerai chez lui, décidément.  
Je voulais voir et je voulais l'entendre :  
Il était ma folie et déjà mon tourment.

Je ne lui pus rien dire.

Les ronds joufflus des gros cadrans  
Ornaient d'un lunaire sourire  
La chaux des grands murs blancs.  
Mille insectes épileptiques  
Semblaient grouiller, dans la boutique ;  
Je surprénais, en des cloisons,  
Du haut en bas de la maison,

*Leur vie énorme et minuscule,  
Mais tels que des justiciers  
Les textuels balanciers  
Rompaient ce bruit de molécules.*

*Je m'assis dans un coin et l'horloger me dit :  
J'étais ainsi que toi, timide,  
Lorsque j'étais petit....  
Sais-tu l'histoire en or du gnome et des gnomides ?*

*Il me la raconta, et nous fîmes amis.*

*Des gnomides, sang de soleil,  
Pour un gnome, lymphe de lune,  
Brûlaient jadis, d'amour belle, mais importune ;  
Le petit gnome avait — et c'était sa fortune —  
Un cœur précis, exact, clair et vermeil,  
Avec lequel il parcourait le monde,  
Règlant les horloges profondes  
Des églises et des beffrois  
Solitaires et droits  
D'Alost, de Gand, de Malines et de Termonde.*

Son cœur battant  
Tranquille et régulier comme le pouls du temps,  
Les tic-tacs brefs des horloges maîtresses  
Battaient sans cesse,  
Depuis cent ans,  
Avec justesse ;  
Quand il se fit qu'un beau matin  
Resta en panne  
Le balancier de Saint Martin,  
Et que soudain se détraquèrent,  
Là-haut,  
Le carillon de Saint Rombault  
Et les aiguilles de Sainte Anne  
Et les marteaux monumentaux  
— Heurts, chocs et bonds — de Saint Gommaire.

Mornes, surpris et consternés, les échevins  
Interrogèrent tous gens en vain ;  
On consultait le ciel, les vents et l'étendue,  
On s'enquérât ici, plus loin, là-bas,  
Et tout à coup, la peur régna,  
Car l'heure exacte était perdue.

Oh ! le trouble dans les maisons :  
Enfants joyeux et parents tristes ;  
Et les repas pris au hasard et les frissons  
Et les affres au cœur des buralistes ;  
Et le sonneur ne sonnant plus  
Ses ponctuels angelus ;  
Et le docteur laissant mourir ses vieux malades ;  
Et l'existence entière au flux et au reflux  
D'inoubliables bousculades !

Encor, si le soleil s'était montré ;  
Mais les brumes règnaient : les prés  
De Rupelmonde et de Tamise  
Étaient couverts d'étoupes grises  
Et les mares fumaient, comme du lait.  
Nul ne savait l'heure  
Et chacun en parlait.  
L'instant où l'on vivait semblait à tous un leurre.  
Enfin, on fit venir de Gand  
Un textuel et loquace savant  
Qui répara les mécaniques ;  
Mais, à peine fut-il parti,  
Que les cadrans firent la nique

*A son savoir mal averti,  
Et qu'à nouveau les fantasques aiguilles  
Sémèlèrent, comme un couple d'anguilles.*

*Que faire ? on ne sut plus quel maître interroger.*

*Heureusement que l'horloger  
Depuis vingt ans, patiemment, sans violence,  
Les yeux fermés, l'oreille au guet,  
Etudiait  
Le nocturne silence.*

*Or, il se fit qu'un soir, il lui parut faussé.  
Il criaillait, stridait, grinçait, comme un ressort  
Tordu, alors que tout tapage avait cessé  
Et que la lune errait, par les champs morts.*

*Et l'horloger soudain hêla le gnome  
Qu'il hébergeait, toutes les nuits,  
Dans une antique horloge en buis.  
L'horloge était ouverte et le fantôme  
Sorti.*

Bien plus. Là-bas, sur la pelouse humide,  
Se trémoussait  
Une troupe en or de gnomides.  
Le silence souffrait, ployait et se cassait.  
Quant au gnome, vautré au centre  
D'un tourbillon de mains, de bras, de seins, de ventres,  
Son cœur régulateur des jours  
Battait et sursautait, comme un tambour.

Et l'horloger comprit. Mais il doubla sa joie  
A ne la dépenser que pour lui-même :  
D'abord, il fit de son secret sa proie ;  
Plus tard, il en ferait son stratagème.

Le soir venu, il endormit  
Le beau lutin dans son horloge en buis,  
Avec un pavot frêle ;  
Puis doucement, au son d'une flûte très douce,  
Il enchantait si fort, sur la pelouse,  
Les gnomides énigmatiques,  
Qu'il amena, sans cri et sans querelle,  
Leur ronde entière en sa boutique.

*Et vite il leur servit des grains d'anis*

*Et des corinthes*

*Il ajoutait « Soyez sans crainte,  
Je vous ferai des lits avec de clairs ressorts*

*Et des maisons à paliers d'or,*

*Comme à Paris.*

*Ecoutez-moi, restez ici,*

*J'ai là, pour vous, un petit homme*

*Doux et léger, comme un fantôme,*

*Un homme avec une âme aussi jolie*

*Qu'après l'orage une embellie,*

*Mais dont le cœur aura besoin,*

*Pour vous aimer, de tous mes soins.»*

*Et les gnomides acceptèrent*

*L'offre que fit d'un ton autoritaire*

*A leur simplette, l'horloger ;*

*Leurs yeux ravis voyaient bouger*

*Mille reflets, mille lumières,*

*Semant la vie, au long des murs ;*

*Et chacune déjà cherchait, au fond des boîtes*

*Et des cases étroites,*

*Pour ses plaisirs futurs,*

*Un abri sûr.*

*Et quand elles furent toutes blotties  
En leurs niches de luxe et d'inertie,  
Leur maître, l'horloger  
S'en vint trouver les échevins et le vicaire  
Leur promettant,  
En échange d'argent comptant,  
De les tirer, au bout d'un temps léger,  
D'affaire.*

*Les échevins hésitèrent quoiqu'à regret :  
« Que l'horloger d'abord donnât les preuves  
De sa science neuve »,  
Ils solderaient  
Après.*

*Le soir même, tous les tics-tacs de la paroisse,  
Sans hâte aucune et sans angoisse,  
Marchaient, entre les fers de leurs compas,  
Au pas.*

*Le vicaire doutait encor.  
Il entraîna trois échevins :  
Puisque mon art vous paraît vain,  
Demain, dès la première aurore,*



*Le tumulte reparaîtra, fit l'horloger,  
Qui exaltait ou qui domptait  
Déjà, très sûrement, quoiqu'au jugé,  
Avec des filtres et des baumes,  
Le cœur  
Tour à tour calme ou ravageur  
Des gnomides et de son gnome.*

*Le lendemain naquit un branle-bas  
Si fort et l'heure fit de tels faux pas  
Que ceux de Hamme et de Termonde  
Crurent que tapageait le dernier jour du monde.*

*L'horloger triomphait.  
Il apparut, le nez puissant et satisfait,  
Et de grosses sommes furent versées  
En ses poches largement évasées.*

*Il parcourut depuis  
Pendant les jours, pendant les nuits,*

*Les champs, les bourgs, les villes,  
Réglant partout les cœurs serviles  
Des horloges et les tics-tacs sous les manteaux  
Des lourds beffrois monumentaux.*

*Et son pouvoir et sa fortune  
S'arrondissaient en or comme la lune  
Qui tout là-haut clignant de l'œil  
Lui souriait, madrée.*

*Il fut la légende de sa contrée,  
Et tous lui prodiguaient le bon accueil,  
Jusques au jour où ceux de son village  
Tout en lui dépêchant un attelage  
Pour l'amener chez lui, ainsi qu'un roi,  
L'acclamèrent, mais avec défiance,  
Sentant que désormais sa nocturne science  
Serait moins son orgueil que leur effroi.*

*Du jour que l'horloger m'eut raconté l'histoire  
De son triomphe et de sa gloire  
Je vins plus ardemment encor chez lui  
Et m'y fixais jusqu'à la nuit.  
O ce monde cabalistique!  
J'en fus hanté : mes yeux distraits  
S'y attachaient, le pénétraient ;*

*Je n'osais toucher rien, bien que j'en eusse envie.  
Un jour pourtant, j'appuyai, brusquement,  
Sur un léger tictaquement,  
Et tout à coup la mort cassa ce mouvement  
Qui me représentait la vie  
Du gnome et des gnomides asservies.  
J'en fus si désolé que j'en pleurai.  
L'horloger souriait d'un air madré  
Il ne me fit aucun reproche :  
Dorénavant, je regardai, les mains en poche.*

*Mais jour à jour, de plus en plus, les mouvements  
Innombrables, indéfinis, tentaculaires  
Attirèrent mes yeux déments  
En leurs vertiges circulaires,  
Si bien que mon esprit,  
Avec autant d'ardeur, plus tard, s'éprit  
Des tumultes réglés, par les causes profondes  
Qui font, dans le mystère, évoluer les mondes.*





## Le Jardin

*Derrière la maison s'ouvrait l'ample jardin :  
Bouquets déjà fanés, fleurs non encor mûres,  
Et l'ombre, et le soleil et le grand vent soudain  
Ployant sous ses longs bras l'unanime ramure.*

*Et des oiseaux dans l'air, et des poissons dans l'eau,  
Et le vol jaune et vert des insectes fragiles,  
Et les nids des pinsons, là-haut, dans les bouleaux,  
Et l'image de Pan, sur un socle d'argile.*

*Et les jaunes soucis, et les glaïeuls vermeils,  
Et les lys seuls, et les multiples labiées,  
Pareils à des gouttes de lune ou de soleil,  
Dans les gazons et les bosquets éparpillés.*

*Et les chemins s'y promenant souples et clairs  
Et côtoyant l'étang et ceignant la pelouse  
Et, tout à coup, disparaissant tels des éclairs,  
Sous le massif obscur que tapissent les mousses.*

*Et les liserons bleus, et les liserons roux  
Envahissant la haie épaisse et festonnée  
Où de grands coqs, taillés dans l'if ou dans le houx,  
Perchaient touffus et verts, depuis cinquante années.*

*Tel était-il pour tous les gens,  
Avec ses hêtres d'or et ses trembles d'argent,  
Le vieux jardin dont on disait « le nôtre ! »  
Mais pour mon cœur, mais pour mes yeux,  
Mais pour mon rêve audacieux,  
Il était autre.*

*Un amateur d'Anvers m'ayant offert, dûment,  
Deux oiseaux fiers qui s'en venaient de Numidie  
Et trois paons fous dont les plumes, soudain brandies  
Ouvraient, dans l'ombre, avant le soir, un firmament,*

*On les lâcha, l'été, pendant tout un semestre,  
Libres et familiers, parmi les gazons roux,  
Si bien que le jardin se changea tout à coup,  
Pour mon esprit naïf, en paradis terrestre.  
Les parterres, les tonnelles et les bosquets,  
Et les roses, et les soucis et les bouquets  
Sveltes et réguliers des dernières jacinthes,  
Tout m'apparut énorme, étrange et merveilleux :  
Mes oiseaux clairs et fous me semblaient être ceux  
Mêmes dont on parlait, dans mon histoire sainte.*

*Depuis ce temps, mon rêve à mon désir tressé,  
Illumina tout le jardin de féeries.  
J'y vis des animaux fantastiques passer,  
Comme on en voit sur le fond d'or des broderies.  
Je surprénais, dans la forme des massifs lourds,  
Soit la croupe d'un tigre ou l'allure d'un ours ;*

*Le vent, parfois, semblait rugir dans la feuillée ;  
Un soir, une peur d'enfant, par l'ombre réveillée,  
Me fît m'enfuir, les yeux hagards, le cœur battant,  
Certain que j'avais vu, sous les rameaux flottants,  
Me regarder et longuement ramper à terre,  
Pour tout à coup bondir vers moi — une panthère !*

*Et ce rêve dura autant que les beaux jours,  
Dans un décor de soie, et d'or et de velours,  
Avec les fleurs rouges pour confidentes.  
Jeusse voulu en prolonger la fièvre ardente,  
Infiniment, toujours ;  
Mais Novembre, jardinier sombre,  
Fauchant, sur les gazons, les clartés et les ombres,  
Passa bientôt par les chemins,  
Et les feuilles dont ses géantes mains  
Dépouillaient les massifs en chassaient tout mystère.  
Bientôt le gel saisit violemment la terre ;  
On enferma mes lumineux oiseaux,  
En de closes et torpides volières.  
Et je ne les vis plus qu'à travers les réseaux  
De leurs cages lugubrement hospitalières.*





## Les Pâques

*C'était un remuement de seaux et de balais,  
De haut en bas de la maison, vers Pâques ;  
On étalait,  
Abondamment, par larges flaques,  
Les cirages mœlleux et les onguents épais,  
Sur les meubles de chêne et d'acajou moirés ;  
Et l'on frottait si fort que les cristaux dorés  
Et les vases pansus et les tasses légères  
En frémissaient, pendant huit jours, aux étagères.*



*Les murs retentissaient de chocs têtus,  
On entendait le bruit de grands tapis battus,  
Sur la pelouse ;  
On dérouillait les gonds, on secouait les housses,  
On entr'ouvrait la cave, on écurait l'évier ;  
Et les odeurs de naphte et de benzine  
Voguant du corridor jusqu'aux cuisines,  
Se colletaient dans l'escalier.*

*Servantes, avec vos croupes monumentales,  
Vous encombriez les marches et les dalles ;  
Vos mains rouges partout réveillaient des lueurs ;  
Vous peinieꝯ toutes, sans rien dire,  
Et la fête semblait reluire  
Des perles d'or de vos sueurs.*

*Et dans sa chaire, où se brassaient la sapience  
Et les péchés et les remords, le vieux curé,  
Tout comme vous, les servantes, à poings carrés,  
Se dépensait à nettoyer les consciences.  
Rude besogne et lavage à grande eau :*

*Les trois enfants de chœur, la metteuse de chaises,  
Le clerc, le fossoyeur et le bedeau  
N'en menaient pas à l'aise,  
Pendant le temps que leur patron  
Tançait et confessait tout le village.  
Fermières et fermiers, filles et tâcherons,  
Serrés par tas, au fond des attelages,  
S'amenaient tous, à certain jour, torcher  
Leur âme et la râcler de ses péchés.  
Les plus têtus obéissaient quand même.  
Le prêtre, à sourde voix, dénonçait leurs blasphèmes,  
Leurs vols sournois et leur amour paillard,  
Puis eux s'en retournaient, libres de crasse,  
Le fouet claquant, le cœur gaillard,  
De leur facile état de grâce.*

*La semaine pascale apparaissait ainsi  
Ne compter que des samedis.  
Elle luisait comme une ample façade  
Dont les brosses, les éponges et les balais  
Chassaient et refoulaient,  
De haut en bas, les poussières maussades.*

Or il se fit que le temps vint  
Où l'on m'apprit, ainsi qu'aux camarades,  
Après bien des sermons, après maintes bourrades,  
A faire, à notre tour, le nettoyage saint.  
Le catéchisme entier, demandes et réponses,  
Était sabré, en vingt leçons,  
On m'instruisait, le soir, à la maison,  
Ma mémoire se déchirant aux ronces ;  
On l'en sortait, patiemment, si bien  
Qu'enfin,  
Aux premiers jours des jolis mois  
Je m'approchai, pour la première fois,  
De l'immobile et redoutable hostie.

O comme alors mon âme était anéantie  
Dans la douceur et la ferveur !  
Comme je me jugeais pauvre et indigne  
De m'en aller si près de Dieu !  
Comme mon cœur était doux et pieux  
Et rayonnant, parmi les grappes de sa vigne !  
Je me cachais pour sangloter d'amour ;  
J'aurais voulu prier toute ma vie,  
A l'aube, au soir, la nuit, le jour,

*Les mains jointes, les deux yeux ravis  
Par la tragique image  
Du Christ saignant vers moi tout son pardon.*

*La messe dite on s'en alla — et les bourdons  
Se remirent à ébranler tout le village.*

*Les baraques sur la place tintamarraient ;  
Un débardeur d'Escaut hélant ses chiens, jurait,  
Au seuil d'un bouge ;  
On vendait, en plein vent, des Jésus rouges,  
Des chocolats, du sucre et des chapelets clairs ;  
Une odeur de friture emplissait l'air ;  
Les auberges, portes ouvertes,  
Puaient la bière et la desserte ;  
Le carême fini, chacun se prélassait,  
Dans la bombance et dans l'engrais  
Des solides mangeailles ;  
Et les meilleurs curés avaient la joie au cœur  
De mener, par troupeaux, baller vers le Seigneur,  
Les ventres ronds de leurs ouailles.*

*Ce fut un grand repas qu'on fit en mon honneur.*

Oncles, tantes, cousins, parrain, marraine,  
Sanglés, fourbis, passementés,  
Prirent leur place à mes côtés.  
J'étais comme une barque, au milieu des carènes  
Formidables, dans les bassins d'Anvers.  
Des vins pourpres comme des pivoines  
Coulaient ; des flacons d'or et de sardoine  
Brillaient, avec des feux de lumière au travers ;  
On racontait les anciennes mêlées  
Des grands buveurs qui étonnaient la mort ;  
Le sang qui bondissait, dans leurs veines gonflées,  
Semblait du vin fumant encor.  
Leur souvenir passait comme en tempête  
Et les rires et les jurons et les cris fous  
Incendiaient si fortement les têtes  
Que j'en pris peur et m'en allai je ne sais où,  
Dans un recoin de la maison profonde,  
Prier pour ceux qui outrageaient mon Dieu.

O les bons souvenirs de mon enfance blonde  
Comme ils me réchauffent encor, avec leurs feux !  
Rires ou deuils, joie ou crainte, qu'importe !  
Toute la vie est là, sur le seuil de la porte,

*Avec sa foi naïve et sa timidité.*

*Mon cœur a depuis lors subi d'autres ivresses ;  
Il s'est roulé et ballotté,  
Au va et vient des allégresses  
Du monde et de la vie, à travers l'infini,  
Mais il retient toujours le simple son de cloche  
Qui chante ou pleure et qui ricoche,  
Dans les échos de mon pays.*





## Mon Village

*Une place minime et quelques rues,  
Avec un Christ au carrefour ;  
Et l'Escaut gris et puis la tour  
Qui se mire, parmi les eaux bourruées ;  
Et le quartier du Dam, misérable et lépreux,  
Jeté comme au hasard vers les prairies ;  
Et près du cimetière aux buis nombreux,  
La chapelle vouée à la Vierge Marie,  
Par un marin qui s'en revint  
On ne sait quand  
Des Bermudes ou de Ceylan ;  
Tel est — je m'en souviens après combien d'années —  
Le village de Saint-Amand  
Où je suis né.*

*C'est là que je vécus mon enfance angoissée,  
Parmi les gens de peine et de métier,  
Corroyeurs, forgerons, calfats et charpentiers,  
Avec le fleuve immense au bout de ma pensée.*

*Les jours de franc soleil et de belle saison,  
Aux fenêtres de ma maison  
Je regardais passer et luire  
La voile au vent des beaux navires.  
J'étais l'ami de l'horloger et du charron  
Et du vannier et du marchand de cordes.  
J'étais un vaurien doux : toute la horde  
Des va-nu-pieds m'appelaient par mon nom ;  
Et les mois d'or et de fruits rouges  
J'allais, le soir venu, de bouge en bouge,  
Chercher l'un d'eux pour m'en aller,  
Avec son aide, à pas légers,  
Voler  
Dans les vergers.*

*Jean Til, le vieux sonneur de messe,  
Pour me complaire un peu m'amenait voir,  
L'été, avant que ne tombât le soir,  
Le gros bourdon qui sonnait les kermesses.*



*Je m'appuyais sur des planchers légers,  
Je m'accrochais aux pliantes échelles,  
Je faisais fuir de leurs nids clairs, les hirondelles ;  
J'avais grand'peur, mais j'adorais ce court danger  
D'être si haut*

*Sans trop savoir comment descendre.  
Aux doigts collaient la poussière et la cendre,  
De vieux plâtras pendaient comme autant de lambeaux,  
J'eusse voulu monter, monter, jusques au faite,  
Où nichaient les hiboux, où pleuraient les chouettes,  
Pour voir, au bout des grand'routes et leurs sillages,  
Avec leurs croix et leurs coqs lourds,  
Les autres tours,  
Les tours,  
Là-bas, des plus lointains villages.*

*J'avais l'orgueil de mon clocher  
Et les querelles étaient chaudes,  
Les jours de foire ou de marché,  
Quand ceux d'Opdorp ou de Baesrode  
Vantaient trop hardiment le leur.  
Le mien m'était un champion de pierre  
Carrant si largement sa force et sa valeur,  
Dans la lumière,*

*Que nul sans m'insulter ne le pouvait narguer.*

*Jeusse voulu l'instituer*

*Maître suprême et roi de ma contrée.*

*Aussi de quelle angoisse et de quelle douleur,*

*Mon âme en deuil fut atterrée,*

*La nuit que je le vis tout ruisselant de feux*

*S'affaisser mort, dans l'ancien cimetière,*

*Le front fendu par le milieu,*

*A coups d'éclairs et de tonnerres.*

*Il lui fallut trois ans pour ressurgir au jour !*

*Trois ans pour se dresser vainqueur de sa ruine !*

*Trois ans que je gardai, dans ma poitrine,*

*La blessure portée à mon naïf amour !*





## L'Envolée

*O ces heures, que ne peuvent-elles renaitre !  
— Eté vivant, aube lustrale et frais réveil —  
Tout le village, avec ses bruits et son soleil,  
Semblait, volets ouverts, entrer par la fenêtre.*

*De gros rouliers s'interpellaient et se hâtaient ;  
Les femmes du marché dressaient leurs éventaires ;  
La grille en fer rouillé grinçait au presbytère  
Et la première messe, au clocher d'or, tintait.*

*Et l'on partait, les pieds dans l'herbe et la rosée,  
Avec le seul désir d'aller, parmi les champs,  
Toujours plus loin, vers n'importe où, dût le couchant  
Déployer tout à coup ses ténèbres bronzées.*

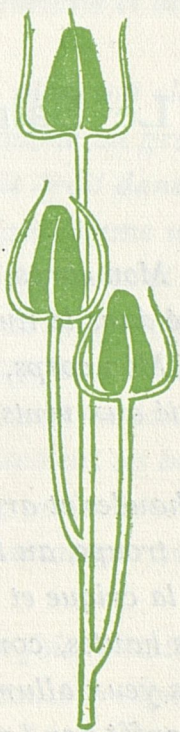
*Les murs, les clos, les toits rouges, même la tour  
Disparaissaient bientôt, perdus dans l'étendue.  
On arrachait des fleurs aux branchages pendues  
Et l'on marchait, criant et chantant tour à tour.*

*On traversait les gués, on s'arrêtait aux mares,  
On dévastait le bois — et vers le ciel, là-haut,  
Le plus hardi grimpait, dénicher des oiseaux  
Qui trouaient l'air serein, de stridents tintamarres.*

*On avait peur, et néanmoins on s'exaltait,  
Caressés par le vent et dorés par l'aurore,  
Les plus simples tremblaient d'aller plus loin encore,  
Mais les plus fous vers n'importe où, les escortaient.*

*On était clair ; on ignorait toute fatigue,  
Heureux de balancer son corps et ses deux bras,  
Au rythme libre et fort et sonnant de son pas,  
A travers la nature innombrable et prodigue.*

*L'air était vif ; l'espace était vibrant et sain ;  
Sans la comprendre, on assaillait déjà la vie,  
Par la belle aventure ardemment poursuivie ;  
Et des rameaux d'espoir frissonnaient dans nos mains !*





## Le Bain

*Mon corps,  
Il fut trempé dans le limon et l'eau ;  
Mon corps,  
Il fut tanné aux vents d'Escaut !*

*Bonnes heures chaudes et ardemment mûries,  
Quand on partait en troupe, au loin, par les prairies,  
Chercher la crique et l'abri sûr,  
Où les herbes hautes, comme un mur,  
Nous isolaient des yeux allumés sur les routes.  
Le bain était chauffé par l'ample été vermeil  
Et la clarté y filtrait toute,*

*Si bien que l'eau semblait un morceau de soleil  
Tombé du ciel et enfoncé dans les verdure ;  
De la mousse bronzée et de pâles roseaux  
L'entouraient d'une large et vivante bordure,  
Tandis que fins et verts et tels que des ciseaux,  
Mille insectes en sillonnaient, avec leurs pattes,  
La surface immobile et la lumière plate.*

*Un plongeur clair !*

*Et tout à coup, comme un grand cri dans l'air,  
Le corps s'enfonçait droit dans la mare éclatante.*

*Il s'y dardait comme un faisceau ;*

*Et des bulles rondes et miroitantes*

*Brillaient, autour de lui, jusques au fond de l'eau.*

*Il émergeait rapide et souple ;*

*Un flot tumultueux ourlait d'écume et d'or*

*Subitement les bords ;*

*Et les autres nageurs, main dans la main, par couples,  
Au loin, là-bas, partaient rejoindre le plongeur.*

*Et d'autres fois, c'était une mêlée*

*De gestes fous, de sauts brusques, de cris rageurs,*

*De jambes et de bras battant l'eau violée :*

*On eut dit un assaut*

*Vers un amas de fleurs et de bijoux  
Et de jets violents qu'emperlait la lumière.  
On était frais et fort de sa santé première ;  
On ignorait sa chair,  
Et les baisers du vent et les souffles de l'air  
Et la caresse unanime des choses  
Ne provoquaient qu'un grand rire étonné  
Sur les lèvres décloes.*

*Tels nos jeux s'exaltaient, libres et spontanés.  
On ne songeait à rien, sinon au flux de joie  
Qui saisissait nos corps, comme des proies,  
Et les marquait, superbement,  
Pour la vie ample et violente.  
Au fond du soir, rouge comme un tourment,  
Une à une tombaient les heures nonchalantes  
Et l'on séchait son corps doré  
Aux flancs feutrés  
Des digues et des prés,  
Jusques aux heures coutumières  
Où le soleil étend,  
Sous les noyers au feuillage chantant,  
Ses tabliers de longue et dormante lumière.*







## Seize, dix-sept et dix-huit ans

*Seize, dix-sept et dix-huit ans!*

*O ce désir d'être, avant l'âge et le vrai temps,*

*Celui*

*Dont chacun dit :*

*Il boit à larges brocs et met à mal les filles!*

*Dites ! les fiers et superbes quadrilles*

*Aux kermesses, pendant l'été,*

*Quand on partait, gars violents et entêtés,*

*Chercher querelle aux gars du voisinage.*

*Le cœur battant, les reins cambrés, le torse en nage,  
On s'éreintait à balancer, balourdement,  
En des rythmes tournant vers l'étourdissement,  
Le corps virevoltant des fermières ardentes.  
Les bras serraient leur chair massive et abondante.  
Les maris maugréaient, les amants se fâchaient ;  
Les poings et les regards tour à tour se cherchaient ;  
Des mots volaient, blessant l'orgueil d'une ample entaille,  
Et la danse bientôt se changeait en bataille.  
Dites — comme c'était rage et joie, et fête, alors! —  
On était souple et certains étaient forts.  
Ils formaient le rempart; les autres,  
Tels des perdreaux, parmi des champs d'épeautre,  
Se faufilaient, hardis et haletants,  
Entre les blocs soudés des combattants  
Et choisissant les yeux ensanglantés pour cibles,  
S'y acharnaient, avec des doigts terribles.*

*On se montrait traître et cruel, sans le savoir.  
Les empoignades qui s'exaltaient, le soir,  
Se prolongeaient, la nuit, en combats rouges,  
Au fond des bouges.*

*On revenait vaincus, vainqueurs,  
Avec la hargne ou la folie au cœur,*

*Mais quand le sort avait trahi la chance,  
Chacun, sans se montrer, rentrait chez soi,  
Féroce et méditant comment une autre fois,  
De l'échec essuyé, il tirerait vengeance.*

*La bière et ses tonneaux étaient les larges puits,  
Où l'on trempait gaiement sa fièvre et son courage ;  
Où l'on noyait dûment sa honte et ses ennuis.*

*Pintes brunes et pintes blondes,  
Comme les filles du pays,  
Lèvres belles et bouches rondes  
Autour des brocs superbement remplis,  
Saines, longues, rouges et pesantes guirlandes,  
De gros buveurs, sablant toujours,  
A gestes lents, à gestes lourds,  
Avec, entre leurs doigts, la pipe de Hollande,  
Combien vous me fûtes joie et orgueil,  
Le jour où je franchis le seuil  
Des cabarets fameux où s'exaltaient vos ventres.  
On m'amena du « Chasseur Vert » vers les « Trois Chantres »  
Mais ce ne fut vraiment qu'à « L'Archer d'Or »,*

Où s'imposait à son comptoir de verre  
L'hôtesse — énorme et salace commère —  
Que je pus voir briller et pétiller la bière  
En son plus large et violent décor.

Et jeune et largement vivante,  
L'ample servante  
Y circulait, avec de longs plateaux d'étain.  
Sa peau luisait comme un satin.  
On la hélait de groupe en groupe.  
Elle passait, frôlant les gens avec sa croupe ;  
Et ses bras nus, ses bras ardents,  
Qu'on eût voulu marquer d'un coup de dents  
Et de chaudes morsures,  
Tendaient, jusqu'à la bouche des buveurs,  
Les brocs remplis d'ivresse et de saveurs  
Et surmontés de mousseuses tonsures.

On se rendait à « L'Archer d'Or »  
Moins pour l'hôtesse, hélas, que pour l'ample servante.  
Les yeux vagues, les gestes tors,  
On y buvait, jusques à l'épouvante,  
Terriblement, en son honneur.  
Mais rien jamais ne lui fit peur.

Elle riait à gorge déployée  
D'être superbement palpée et rudoyée  
Et de sentir les désirs chauds et violents  
Brûler tels des feux, autour de sa chair belle.  
Les soirs de fièvre et d'ivresse rebelle,  
Elle apaisait les cris et les élans,  
Et le tumulte noir des trop jeunes colères.  
Les jours de foire ou de kermesse jubilaire,  
Quand ceux de Puers, d'Opdorp et de Calfort,  
En char-à-bancs, en carrioles,  
S'amenaient boire et gloutonner à « L'Archer d'Or ».  
On eut voulu s'enfuir avec la fille folle  
Là-bas, très loin, vers n'importe où,  
Au grand galop rythmé et fou  
Des chevaux roux.

Mais ce rêve jamais n'entra dans sa pensée.  
Faire sa besogne stricte, à chaque heure du jour,  
La maintenait vers les simples devoirs baissée.  
Bête de magnifique et fertile labour,  
Avec le seul orgueil d'être rude et vaillante,  
Elle peinait; elle était fruste et bienveillante,  
Et l'on était plusieurs à habiter son cœur.

*Aussi, quand au beau temps des kermesses sauvages,  
On s'en allait lutter, dans les prochains villages,  
Et qu'on rentrait non plus vaincus, mais en vainqueurs,*

*Elle était là, plantée au-devant de sa porte,  
Honteuse un peu de promettre pour le déduit,*

*La nuit,*

*A tant de gars qui s'étaient bien conduits,  
Le festin de sa chair bonne, placide et forte.*





## L'Etrangère

*Ses yeux disaient « Adore-moi,  
Comme on aime les eaux, le vent, les bois,  
Le jus des fruits et les rosées.  
Voici les sèves épuisées  
Des mois qui sont la kermesse des fleurs ;  
Allons-nous en. Rentrons. Aimons ailleurs :  
Les feuilles tombent  
Et par les champs s'épand l'humidité des tombes.  
Pourtant, bien que le sol soit mort,  
Mon corps,  
Ainsi qu'une fête d'été  
Vers ton désir s'incline encor.*

*Ma lèvre, elle est vivante et purpurine,  
Mon cri sonne plus franc que les clarines,  
Et les pommes de la bonne santé  
Bombent l'espalier lourd de ma poitrine.  
Voici ma sève à moi, voici ma chair,  
Rugueuse un peu comme les feuilles,  
Mais sentant frais, comme du linge à l'air.  
Voici mes bras qui largement t'accueillent,  
Ma salive, mes dents, mes yeux,  
Autant que mes deux seins clairs et joyeux  
Et le vallon encor sans rides,  
Et les crins fous de mon ventre torride ».*

*Et longuement,  
Pendant des mois, au jour le jour,  
Nos corps se sont aimés, dans la ferme lointaine,  
Où rien, sinon les bruits monotones des plaines,  
Venaient mourir, au soir tombant.*

*Son corps me fut toujours docile.  
Les étables et, plus encor, les vieux greniers,  
Où l'on versait le grain, par sacs et par paniers,  
Nous invitaient et nous servaient d'asile.*



*Elle épiait, derrière un blanc rideau,  
Mon pas qui s'en venait, au long de l'eau,  
Vers elle. Elle avait peur de mes paroles ;  
Elle évitait le bruit et la gêne des mots,  
Mais l'accueil était clair : des azerolles  
Et des sureaux ornaient les pots  
De cuivre et de grès blanc dont s'éclairait la chambre ;  
Quelques roses qu'elle y soignait jusqu'en décembre  
Et, qu'à travers le froid, le gel, la mort,  
Heureuse, elle vouait à son amour fidèle,  
Parlaient pour elle.*

*Rapidement, je l'attirais alors,  
Je la serrais entre mes bras agiles,  
Je l'emportais là-haut, et l'échelle fragile  
Ployait — et parmi l'orge, le seigle et le blé,  
Miettes d'argent et d'or sous les chaumes mêlées,  
Nos multiples désirs étincelaient ensemble.*

*C'était du vrai pain que sa chair !  
Quand j'y resonge, il semble  
Que c'est encore sa peau et ses yeux clairs*

Qui font claquer ma langue.  
Métal riche, si fruste était la gangue !  
Nos cœurs s'éjouissaient de ne se cacher rien.  
Ce n'était pas le mal, c'était le bien,  
La vie et le bonheur que célébraient nos joies ;  
Elle n'était ni victime, ni proie,  
Mais ce repas juteux luisant et solennel  
Qu'on sert en Flandre, à Pâques ou à Noël.

Nos corps noués s'incendiaient l'un l'autre,  
Sous les angles et sous les croix  
Que dessinaient l'arête et les poutres du toit.  
D'un bloc, ils s'abattaient — et l'orge et les épeautres  
Les entourant, ils s'y creusaient un lit ;  
Ils se pâmaient, dans la fraîcheur fondante  
Du seigle clair et des orges ardentes ;  
Ils se perdaient : roulés, cernés, ensevelis,  
Dans le ruissellement des pépites dorées.  
Elle ! — sa chair s'en échappait transfigurée,  
Joyeuse et nue, et de nouveau s'y enfonçait ;  
Des brins de paille entre ses doigts luisaient ;  
Ses bras rouges sortaient de la mêlée ;  
Elle riait, lasse, défaite, échevelée ;

*Et, sous le flux du soir vermeil,  
Qui survenait, par la lucarne étroite,  
Une dernière fois, son corps avide et moite  
Brûlait et se fondait, dans le soleil.*

*Je m'enfuyais, sitôt la nuit venue.  
Les gars s'en revenaient des champs ;  
Les attelages rentraient, par les chemins penchants ;  
Les étables meuglaient, appelant la venue  
Des servantes qui remuaient leurs seaux de lait ;  
Les yeux soudains des chats étincelaient,  
Dans les greniers baignés d'amour encore ;  
L'heure de l'ombre, avec lourdeur,  
Tombait ; et jusqu'à la prochaine aurore,  
Elle apaisait l'élan et la splendeur des flores  
Toujours droites, de notre ardeur.*



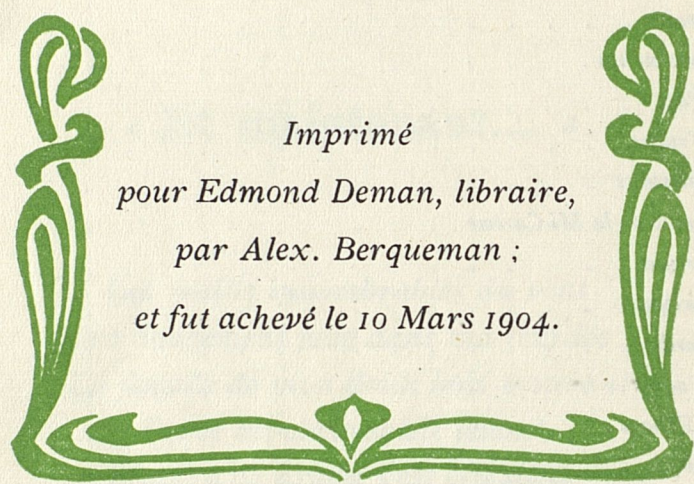
« Et maintenant.... »

*Les mains innombrables du vent  
Ont doucement joué dans ma feuillée ;  
La façade de mon doux bois mouvant  
Dorée au clair soleil levant,  
D'arbre en arbre, s'est effeuillée.  
Et les voici, ces souvenirs,  
Quelque peu lourds et monotones,  
Tombés en feuilles d'or, à la saison d'automne,  
Sur mes chemins qui vont à l'avenir.*



## TABLE

<i>Liminaire</i> . . . . .	5
<i>Ardeurs naïves</i> . . . . .	15
<i>Les Pas</i> . . . . .	20
<i>Les Fruits</i> . . . . .	26
<i>Convalescence</i> . . . . .	30
<i>Le Comte de la Mi-Carême</i> . . . . .	34
<i>Le Grenier</i> . . . . .	40
<i>L'Horloger</i> . . . . .	46
<i>Le Jardin</i> . . . . .	58
<i>Les Pâques</i> . . . . .	62
<i>Mon Village</i> . . . . .	69
<i>L'Envolée</i> . . . . .	73
<i>Le Bain</i> . . . . .	76
<i>Seize, dix-sept et dix-huit ans</i> . . . . .	79
<i>L'Etrangère</i> . . . . .	85
« <i>Et maintenant...</i> » . . . . .	90



*Imprimé*  
*pour Edmond Deman, libraire,*  
*par Alex. Berqueman ;*  
*et fut achevé le 10 Mars 1904.*

